

Louis-Joseph-Marie-Emmmanuel Bouhier, p. 419  
PP 2189  
419



## La Passion de Jeanne d'Arc

(Conférence)

MES BIEN CHÈRES SŒURS,

Sur le désir qui m'en a été exprimé, j'aurai le plaisir de vous parler aujourd'hui d'une des plus ravissantes créatures qui soient sorties des mains de Dieu, l'humble bergère de Domrémy, l'étonnante guerrière, la grande libératrice, la martyre sublime: JEANNE D'ARC.

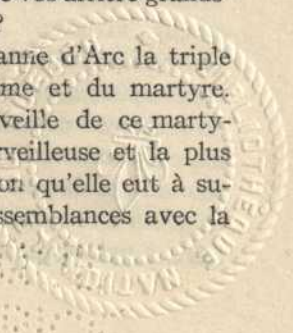
La France lui dresse partout des monuments et des statues, dans les églises et sur les places publiques; elle l'appelle la Sainte de la Patrie. L'Angleterre s'honore grandement en s'associant au culte de la Vierge française, dont elle a reconnu l'incomparable beauté morale.

Quant au Canada Français, Jeanne lui appartient aussi. Fils de la France, à qui il a gardé un indéfectible amour et une fidélité infiniment touchante, héritier de son glorieux passé, de ce passé dont Jeanne est la plus belle fleur, il a le droit de la revendiquer. Qui sait, mes chères Sœurs, si elle n'eut pas quelques-uns de vos arrière grands-pères parmi ses compagnons d'armes?

L'Eglise a posé sur le front de Jeanne d'Arc la triple auréole de la virginité, du patriotisme et du martyre. Arrêtons-nous à la contempler à la veille de ce martyre qui devait couronner la plus merveilleuse et la plus sainte des carrières, dans cette passion qu'elle eut à subir, et qui offre de si frappantes ressemblances avec la passion du Christ-Jésus.

DC  
105.6  
B68  
1931

68608



P845.99  
B 669 p

— 2 —

La passion de Jeanne! . . . Elle fut longue et douloureuse. Quand, à Compiègne, abandonnée des siens, trahie peut-être, elle tomba aux mains de ses ennemis, elle eut comme un sursaut d'épouvante. Ses Voix lui avaient bien annoncé qu'elle serait prise « avant qu'il fût la St-Jean prochaine », ajoutant « qu'elle acceptât tout en gré »; mais elle n'avait pu s'accoutumer à l'horrible perspective. « Plus jamais dit-elle, n'aurai puissance de faire service au roi ni au royaume de France ». Pauvre Jeanne, c'est toujours à la Patrie qu'elle pense d'abord. Elle pleure sur elle-même, mais plus encore sur sa Jérusalem, sur la France qu'elle aime si passionnément!

Hélas! son roi, qu'elle avait mené sacrer à Reims, l'oubliait; il ne fit rien pour la délivrer. Ah! c'est qu'il fallait à la jeune fille sacrée ce quelque chose d'achevé dont le malheur et la souffrance peuvent seuls marquer le front des grandes victimes. Sans cela elle eut été l'héroïne sans doute, elle n'eut pas été l'Ange, la Sainte de la Patrie.

Voici donc Jeanne enfermée dans l'affreuse prison du château de Rouen. Je l'ai visité, cette prison, et je ne pouvais me défendre d'une très vive émotion. On a construit pour elle une cage de fer; elle y est enchaînée par les pieds, par les mains et par le cou. Elle a été vendue et livrée au gouvernement anglais: le tendre agneau est entre les griffes du léopard.

Les Anglais voulaient la mort de Jeanne, convaincus qu'elle vivante, « ils n'auraient jamais, disaient-ils, gloire ni prospérité en fait de guerre ». Mais ils voulaient qu'elle fût jugée par un tribunal ecclésiastique pour cause de pratiques démoniaques et d'erreurs contre la foi. Ainsi ils ne paraîtraient pas poursuivre une vengeance personnelle, et de plus ils pourraient dire que le roi de France n'était redevable de son royaume qu'à une aventurière, à une sorcière.

B. Q. R.  
NO. 5216

Le duc de Bedford avait son homme pour l'ignoble besogne. C'était son ami Pierre Cauchon, l'indigne évêque de Beauvais, passionné et violent, ambitieux sans scrupule, client dévoué de l'Angleterre et ennemi juré de la France. Il choisit, pour constituer son tribunal, des personnages de son espèce. Jeanne va se trouver seule, car on lui refusa un défenseur, en face de ces gens-là, innocente colombe tombée au milieu d'une bande sinistre d'oiseaux de proie.

Ce sera odieux de lâcheté et de cruauté du côté des bourreaux; ce sera sublime de patience et de dignité du côté de la victime. Ces soi-disant juges qui n'ont aucune juridiction, aucune autorité sur elle, ces misérables qui prétendent représenter l'Eglise, feront appel au zèle sacré de la foi pour cacher leurs embûches et leur haine; et c'est cela surtout qui est abominable. Justice étrange, semblable à celle du tribunal de Caïphe! On n'a aucun chef d'accusation, mais on espère en tirer du procès. Pendant des mois, on va fouiller avidement, brutalement, toute la vie de l'infortunée jeune fille; on va l'épuiser de question, tendre mille pièges à sa candeur afin de trouver prétexte à une sentence. Mais Jeanne, simple et courageuse, rayonnante de foi et de patriotisme, vrai type de la revanche de la vérité sur le mensonge, dominera ses juges; elle vaincra ces fauves. Ils la tueront, mais ils en seront à jamais déshonorés; tandis qu'elle, la très pure, entrera triomphante au ciel et immortelle dans l'histoire.

Cependant la pauvre enfant se sentait bien triste, bien abandonnée au fond de son cachot. Elle pensait avec mélancolie aux douces et tranquilles années de son enfance à Domrémy, quand elle travaillait aux champs ou jouait, riieuse, avec ses compagnes; quand, au son de l'angélus, elle allait prier dans la chapelle de la Vierge, et que son âme, parfumée comme les marguerites et les

roses qu'elle apportait, brûlante comme le cierge qu'elle allumait, se fondait d'amour pour Jésus et Marie . . . Elle se rappelait avec émotion la première apparition de celui que la tradition a toujours regardé comme l'ange gardien de la France, St. Michel. Elle avait treize ans alors. Cet événement fut fondamental dans sa vie; ce fut l'aurore du salut de la France. Puis étaient venues les deux saintes vénérées dans le pays: Ste Catherine, qui avait son autel dans l'église voisine de Maxey, et Ste Marguerite, qui avait sa statue dans celle de Domrémy. Jeanne avait aussitôt voué sa virginité entre les mains des deux vierges ses amies. Elle les appelait ses Voix: des voix, c'est-à-dire quelque chose d'invisible et en même temps de sensible, quelque chose qui enseigne, qui persuade, qui excite le courage, qui apporte la joie ou berce la douleur. Les Voix de Jeanne avaient fait tout cela. Elles avaient été ses célestes éducatrices; elles la dirigeront de leurs conseils toute sa vie, jusqu'au bûcher de Rouen. Elles n'avaient pas tardé à lui parler de la grande pitié du royaume de France, et elles avaient allumé dans son âme la flamme du patriotisme. « Va, fille de Dieu, va! c'est toi qui délivreras Orléans et qui mèneras sacrer le roi à Reims ». — Ah! soupirait l'humble enfant, j'aimerais mieux filer près de ma pauvre mère; ce n'est pas mon état, à moi la guerre; mais puisqu'il faut que j'aïlle, j'irai ».

Et elle se revoyait, chevauchant sur les routes de France, jusqu'à Chinon, où était le roi. Charles VII s'était dissimulé au milieu de ses courtisans. Mais Jeanne était allée droit à lui: « Gentil Dauphin, c'est vous le roi et non un autre ». Puis, d'un ton d'inspirée, elle lui avait dit: « Dieu m'envoie vers toi pour que je te conduise à Reins, si tu le veux. »

Mais auparavant elle devait délivrer Orléans, qui était la clef des provinces du Centre et du Midi, et qui

barrait la route aux Anglais. La ville, encerclée, étouffée par l'ennemi, attendait sa miraculeuse libératrice. Oh! comme Jeanne était heureuse de voler à son secours! Comme elle se sentait jeune et vaillante! Et ses Voix l'encourageaient et la bénissaient. Avant d'attaquer, elle avait sommé les Anglais de lever le siège: « Partez, vous aurez la vie sauve ». On lui avait répondu par des ricanements et des injures. « Sorcière, va! s'était écrié Glasdale, si nous te prenons, nous te ferons brûler! » Glasdale fut mis en déroute, et Orléans fut délivré.

Puis Jeanne veut libérer tout le territoire: « Fussent-ils pendus aux nues, dit-elle, nous les aurons! » Et ce chef de guerre de dix-sept ans, dans un élan magnifique, avec une habileté consommée, remporte toute une série de victoires: Jargeau, Meung, Beaugency, Patay. . . Elle broie les forces de l'Angleterre et met fin à son rêve de domination sur le continent. N'a-t-on pas dit que cette prodigieuse campagne de la Loire, par sa rapidité foudroyante et ses immenses résultats, n'a de comparable dans l'histoire que la campagne d'Italie par le premier consul Bonaparte ?

Cependant Jeanne avait hâte de mener le roi à Reims. Oh! qu'il fut beau, ce jour-là, lorsque Charles VII fit son entrée triomphale dans la ville du sacre! A quelle cime de gloire n'était pas montée l'humble Pucelle! Dieu voulait l'élever plus haut encore, mais en passant par le bûcher tragique de Rouen. La voie de Jeanne, c'est la sainteté, une extraordinaire sainteté. Donc elle connaîtra les douleurs: douleurs surhumaines après un triomphe surhumain. Aujourd'hui c'est le Thabor, demain ce sera le Calvaire!

---

Elle se prépare à y monter, à ce Calvaire, la courageuse enfant; mais la voie en est rude et douloureuse. Jeanne

souffrait de l'abandon; pas un regard ami, pas un sourire ne venait illuminer sa sombre prison. Elle souffrait davantage encore de la privation de ce qui jadis faisait sa force, sa consolation, sa joie: la divine Eucharistie, qu'on lui refusait obstinément. Chaque jour elle était en butte aux brutales vexations de ses gardes; chaque jour elle était soumise à de longs et fastidieux interrogatoires où l'on ne cherchait qu'à la tromper, au point qu'un jour elle dit à ses juges: « Vous vous donnez beaucoup de peine pour me séduire ». On ne pouvait tirer de la noble enfant que des réponses candides et profondes, où se révélait une âme abandonnée à la volonté de Dieu et pénétrée de l'horreur du péché.

— « Etes-vous dans la grâce de Dieu? — Si je n'y suis, qu'il veuille m'y mettre; si j'y suis, qu'il m'y garde! Je serais la plus dolente du monde si je pensais n'être pas dans la grâce de Dieu. — Pourquoi toujours vous battre contre les Anglais? Quelle soif avez-vous donc de leur sang? — Qu'ils s'en aillent dans leur pays! » disait Jeanne. Sa politique était simple et droite: les peuples chacun chez soi, l'Angleterre dans son île, la France derrière ses frontières. D'ailleurs elle n'a jamais versé le sang; dans les batailles, c'est son étendard qu'elle brandissait, son cher étendard qu'elle aimait, disait-elle, quarante fois plus que son épée. « Oh! la courageuse fille! s'écriait un témoin, quel dommage qu'elle ne soit pas anglaise! »

On voulait lui faire avouer que ses apparitions n'étaient que de mensongères inventions ou du diabolisme. Et Jeanne de répondre avec son beau courage: « Quand même je serais dans le feu, je soutiendrais ce que j'ai dit de mes révélations, de ma mission, jusqu'à la mort. — Encore une fois, voulez-vous révoquer ceux de vos dits et faits qui sont réprouvés par les clercs? — Je m'en rapporte à Dieu et à notre St-Père le Pape. — Faut-il

donc envoyer votre procès à Rome pour que le Pape en juge ? — Non, car je ne sais ce que vous mettriez dans mon procès; ce que je veux, c'est d'être conduite au Pape. » On s'en garda bien. Et le Pape, hélas! ignorait ce qui se passait à Rouen.

Les scènes de ce procès devenaient de plus en plus odieuses. Mais l'amour de Dieu et de la France soutenait l'héroïque enfant. « Mon roi recouvrera la France, disait-elle, je le sais. Ah! je serais morte dans votre prison si cette révélation ne me confortait quotidiennement ». Oh! la chère Sainte, toujours si ardemment éprise de la Patrie.

Enfin on tira des interrogatoires douze articles, qui ne furent pas lus à Jeanne; elle aurait eu trop beau jeu de répondre: « Je n'ai pas tenu ces propos que vous m'attribuez. » Elle sera donc condamnée sur une pièce fautive dont elle n'eut pas même connaissance.

Jugement est rendu: Jeanne est déclarée hérétique, elle doit être livrée à la justice séculière. « Il y eut des juges, dit un témoin, Ysambart de la Pierre, qui rendirent leur sentence par espoir de quelques faveurs, d'autres par haine et désir de vengeance, d'autres parce qu'ils avaient été payés, quelques-uns par peur ». En vérité, la belle justice! . . .

L'heure suprême de la Passion de Jeanne est arrivée. O Jeanne, pauvre Jeanne, tu vas mourir . . . Pourquoi? Parce que tu as affirmé ta mission; et tu l'as affirmé pour rendre témoignage à Dieu qui te l'as donnée, à la France que tu as sauvée. Ah! cela coûte cher, le salut de la France! Tu as maintes fois bravé la mort sur les champs de bataille, mais la mort par la lance ou l'épée n'a pas voulu de toi; quelque chose de plus solennel, de plus terrible aussi, t'attend. Comme le prophète Elie, tu vas être emportée au ciel sur un char de feu!

C'est le matin du 31 mai 1431. On vient lui signifier

qu'elle doit être conduite sur la place du Vieux Marché, pour s'entendre déclarer hérétique et y être brûlée. Jeanne sursaute d'horreur. Son sang de soldat se révolte, sa foi de chrétienne s'indigne: « Ah! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être brûlée! » Puis se tournant vers l'infâme évêque de Beauvais qui venait d'entrer: « C'est par vous que je meurs. J'en appelle de vous devant Dieu! »

Mais Jésus avait dit au jardin de l'agonie: Mon Père, que votre volonté soit faite! Jeanne dit: « Qu'il soit fait selon le saint plaisir de Dieu! » Elle se confesse, et on consentit enfin à lui apporter la sainte communion. Avec quel émoi sacré elle reçut l'Hostie salutaire! Elle fondit en larmes, puis s'abîma dans un recueillement profond. A partir de ce moment, elle sembla n'être plus de la terre . . .

On lui enlève ses fers, on lui met le vêtement des condamnées au feu, et on la fait monter sur une charrette. Sept à huit cents soldats l'entourent. La place du Vieux Marché est couverte de spectateurs, foule sympathique mais qui se tait par crainte des soldats de Warwick. Jeanne aperçoit le bûcher, haut, énorme, couvert de fagots amoncelés. Très douce, très surhumaine, la Vierge française ne montre ni défaillance ni forfanterie. Elle lance au ciel un fervent appel: « Bénie Trinité, ayez pitié de moi! Jésus, ayez pitié de moi! Vierge Marie, priez pour moi! Saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, aidez-moi! » Puis, à l'exemple du divin Modèle pardonnant à ses bourreaux, elle dit: « Je pardonne le mal qu'on m'a fait. Vous tous veuillez prier pour moi ».

Un grand silence s'est étendu sur la place. Tous les yeux se mouillaient de larmes. La sentence est prononcée. Le bailli dit simplement aux soldats: « Conduisez-la » et au bourreau: « Fais ton office ». Alors Jeanne monta au bûcher comme jadis à l'assaut, d'un

pas intrépide et ferme, en victime qui s'offrait pour le salut de la Patrie. Elle demanda une croix. On alla chercher celle de l'église voisine. Elle la baisa avec amour et la pressa sur son cœur. Le bourreau la lia au poteau, puis alluma le feu. La foule regardait horrifiée . . . Bientôt la douce et pure enfant fut en plein brasier. On n'entendit aucune plainte, mais l'invocation ardente « Jésus, Jésus, Jésus! Mes voix étaient de Dieu; tout ce que j'ai fait fut de l'ordre de Dieu ». Puis, un dernier cri, éperdu, cri suprême de foi et d'amour: « Jésus! »

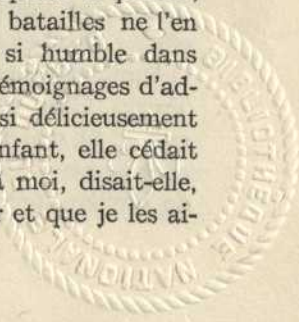
Un soldat anglais vit alors une colombe blanche s'élever du milieu des flammes.

Il était midi. Jeanne avait 19 ans. Elle avait accompli sa mission d'envoyée divine.

Et maintenant elle se dresse, prodigieuse, entre deux peuples qu'elle domine: le peuple anglais, qu'elle a contraint à se retirer du continent; le peuple français, à qui elle a rendu son autonomie en même temps que son territoire national, et qu'elle a préservé de l'hérésie où il serait tombé un siècle plus tard, sous Henri VIII, s'il fût resté anglais. Et par suite, mes sœurs, c'est à elle, la chère Sainte, qu'aujourd'hui la jeune nation canadienne doit d'être catholique et française.

Comme autrefois le centurion au pied du calvaire, le secrétaire du roi Henri VI s'était écrié, épouvanté: « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte! »

Oui, Jeanne était une sainte: elle l'angélique vierge tellement pure que sa présence seule inspirait la pureté; tellement unie à Dieu que le fracas des batailles ne l'en séparait jamais; elle la triomphatrice si humble dans ses victoires, se dérobant toujours aux témoignages d'admiration des foules; elle, la jeune fille si délicieusement bonne pour les gens de misère à qui, enfant, elle cédait même son lit: « Les pauvres venaient à moi, disait-elle, parce que je ne leur faisais pas déplaisir et que je les ai-



dais selon mon pouvoir »; bonne d'une bonté chevaleresque, soignant d'une main très douce les blessés ennemis et berçant leur agonie de paroles de consolation et de foi.

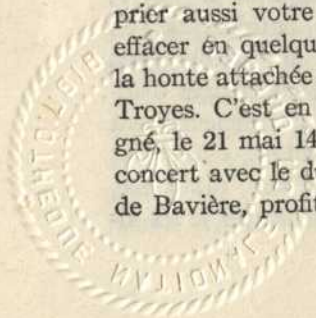
Jeanne était une sainte et une sainte si française par sa bravoure, son élan, son courage audacieux et tranquille, son dédain du péril, sa belle vaillance! Et toutes ces fortes qualités de la race se nuançaient en elle des qualités les plus fines: la bonne grâce souriante, l'amabilité, la belle humeur, la gaieté spirituelle, un peu moqueuse même quelquefois: au bon frère Séguin qui lui demandait avec son accent limousin quelle langue parlaient ses Voix: « Oh! une langue meilleure que la vôtre. » répondit-elle.

Sainte Jeanne d'Arc, charmante et merveilleuse fleur de notre race, est vraiment l'idéale et pure incarnation de la beauté française, de l'âme même de la France.

Enfin, ce qui est de nature à vous intéresser, mes sœurs, c'est que Jeanne d'Arc n'est pas sans avoir quelques lointaines relations avec Marguerite Bourgeoys.

Tout d'abord, elle est du même pays. Domrémy, son village natal, était sur les confins de la Champagne et de la Lorraine; et l'on admet généralement qu'elle était plutôt champenoise que lorraine.

Pour se rendre à Reims y faire sacrer le roi, elle dut s'emparer de la ville de Troyes, qui se rendit à la première menace d'assaut. Pendant son séjour à Troyes, elle aimait à aller prier dans l'église St-Jean, où devait tant prier aussi votre Vénérable Mère. Jeanne aurait voulu effacer en quelque sorte, par ses prières et ses larmes, la honte attachée aux murs de cette église par le traité de Troyes. C'est en effet dans cette église qu'avait été signé, le 21 mai 1420, ce traité monstrueux par lequel, de concert avec le duc de Bourgogne l'infâme reine Isabeau de Bavière, profitant de la folie du pauvre Charles VI,



donnait le royaume de France avec la main de sa fille à Henri V, roi d'Angleterre.

Dans cette église encore, Jeanne d'Arc tint sur les fonts baptismaux une petite Troyenne, sa filleule. C'est dans ce même vieux baptistère vénérable que, deux siècles plus tard, une autre enfant élue du ciel, la petite Marguerite Bourgeoys, reçut le saint baptême.

Unissez donc, dans un même culte pieux, ces deux aimables saintes: Jeanne d'Arc, l'enfant exquise et sublime, qui sauva la France, et Marguerite Bourgeoys, la femme héroïque et admirable, qui fut la mère de la colonie en même temps que votre mère, et que nous aurons bientôt la joie d'appeler Sainte Marguerite du Canada.

*L. Bouchier St.*

BELLEVILLE  
SAINT-SULPICE



Handwritten initials or a mark in the top right corner.

DC  
105.6  
BB

105.6  
105.6  
105.6